

EDGAR MORIN

L'entrée dans
l'ère écologique



L'ENTRÉE DANS L'ÈRE ÉCOLOGIQUE

La collection *Mikrós essai*
est dirigée par Jean Viard

© Lemieux éditeur, 2016
© Éditions de l'Aube, 2020
pour la présente édition
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-3766-5

Edgar Morin

L'entrée dans l'ère écologique

éditions de l'aube

Avant-propos

Pour réparer les malheurs de l'écologie¹

L'écologie (du grec *oikos*, «demeure», et *logos*, «science») est une science qui, proposée par Ernst Haeckel² en 1866 pour la connaissance des relations entre les organismes vivants et leurs milieux de vie, n'a pu se développer tardivement qu'à partir de la notion d'écosystème, forgée en 1935 par Arthur George Tansley³ et désignant l'ensemble concret constitué par un milieu géophysique («biotope») et l'ensemble des espèces qui y vivent («biocénose»).

1. Paru sous le titre «En finir avec les malheurs de l'écologie», *Libération*, 2 février 2020.

2. Ernst Heinrich Philipp August Haeckel (1834-1919) est considéré comme le père de l'écologie.

3. Arthur George Tansley (1871-1955) était un botaniste britannique, pionnier dans l'écologie des plantes.

Les écosystèmes sont des organisations nées et entretenues par les interactions entre un milieu géophysique et les espèces y vivant, unicellulaires, végétaux, animaux. La connaissance des écosystèmes par l'écologue (terme différenciant le scientifique de l'écologiste) nécessite des connaissances puisées dans de multiples et diverses disciplines, les unes physiques et géographiques, les autres biologiques.

Comme presque partout ces disciplines sont séparées – dans la recherche, dans l'université, dans l'enseignement –, la science écologique, inévitablement polydisciplinaire, n'a pu se former que dans quelques esprits ouverts, biologistes ou géographes (lesquels ont des compétences allant du géologique à l'humain), et dans quelques rares institutions non conformistes comme le Massachusetts Institute of Technology (MIT) ou l'université de Berkeley, aux États-Unis.

L'accroissement des pollutions urbaines et industrielles ainsi que des dégradations naturelles dans la période d'expansion techni-économique des années 1950-1960 stimula la recherche écologique et suscita d'inquiétantes prévisions, comme la mort de l'océan par Paul Ehrlich, qui sembla grotesque à l'époque, et, en 1972, surtout, le « rapport Meadows » du nom d'un professeur du MIT ; celui-ci considère pour la première fois l'ensemble et l'amplification des dégradations dues au développement techno-économique qui affectent la

L'ENTRÉE DANS L'ÈRE ÉCOLOGIQUE

biosphère terrestre et arrive à la conclusion qui constitue le titre du rapport: «Les limites à la croissance (dans un monde fini)».

Le rapport détermine une onde de choc qui va constituer, hors de la science, une première conscience écologique: certains vont promouvoir l'idée de croissance zéro, et d'autres plus tard celle de décroissance (nous y viendrons), d'autres pensent que cette conscience doit déterminer un changement profond, non seulement des énergies polluantes charbon et pétrole pour développer des énergies propres, mais dans les modes de production de consommation et les modes de vie dans notre civilisation. René Dumont, Serge Moscovici, André Gorz et moi-même développons alors réflexions et propositions.

Des mouvements d'écologie politiques apparaissent en différents pays, surtout occidentaux. Le thème de la protection de la nature et celui de la réforme de nos modes de consommation sont présents en eux, mais ils se fixent surtout des objectifs immédiats. S'ils exploitent les données catastrophiques que fournit la science écologique, ils négligent la connaissance de cette science même, et, du reste, ils sont contraints de la négliger car, en France notamment, les structures universitaires et pédagogiques rendent impossible l'entrée de l'écologie, polydisciplinaire et complexe par nature, dans l'enseignement. Car l'enseignement de la science écologique

serait en même temps celui d'une pensée complexe qui contextualise toujours et toujours saisisse interactions et rétroactions.

De même la science écologique incite à dépasser la pensée binaire qui ne voit dans la nature soit que le conflit et la prédation, soit que la communication et la coopération. Or, dans l'univers physique comme dans la nature vivante et dans l'univers social, « discordes et concordes sont père et mère de toutes choses », comme le savait Héraclite six siècles avant notre ère. La nature n'est ni mère ni marâtre, elle est à la fois mère et marâtre, nourricière et tueuse. Elle donne vie et mort. Elle nous enchante de ses splendeurs et nous terrifie de ses cruautés.

Or c'est cette forme de pensée et de connaissance qui n'est pas entrée dans les esprits des écolos de l'écologie politique. Ils se nourrissent au mythe unilatéral de la bonne nature, ils répugnent à contextualiser, ils ne sont pas sensibles aux complexités. Et il est remarquable que jamais les écolos politiques n'aient demandé l'enseignement de la science écologique dans les écoles et les universités.

Il est non moins remarquable que le mot « écologie », qui témoigne d'un englobement (*oikos*) et d'une organisation (*logos*), soit abandonné pour le terme vague et extériorisé d'« environnement », ce qui est une dégradation conceptuelle.

L'ENTRÉE DANS L'ÈRE ÉCOLOGIQUE

La structure cognitive qui, au sein de notre civilisation, disjoint l'humain (individu et société) du naturel biologique et physique, est un grand obstacle pour une prise de conscience.

En effet, tout converge dans notre culture pour faire de l'homme un être différent de tous les vivants. Le Dieu biblique a créé l'homme à son image, Paul a promis la résurrection et l'Église a créé le paradis, où sont interdits les toutous et les minous. Descartes énonce le credo de l'Occident techno-industriel où l'homme est voué à conquérir et dominer le monde naturel ; croyance dont l'hégémonie ne s'atténuera que récemment sans toutefois que s'affirme la conception que l'homme est à la fois animal et spirituel, que nature et culture y sont inséparablement liées, et que nous dépendons irrévocablement de la nature qui dépend de nous.

C'est pourquoi les catastrophes de Tchernobyl, de Three Mile Island, de Fukushima ne provoquent que des émotions provisoires dans la grande léthargie ; les dégradations innombrables dans les airs, les eaux, les terres, y compris les terres vouées à l'agriculture industrielle, ne font progresser que trop lentement la conscience écologique comme conscience des périls qui menacent à la fois le local et le global du monde vivant et humain.

De plus, les forces de résistance sont énormes : pas seulement les habitudes de pensée, mais aussi les

énormes intérêts économiques qui amènent même des dirigeants d'État à nier les périls. Les écologistes politiques sont eux-mêmes incapables de déterminer une voie pour le problème de la croissance; ils ne peuvent qu'opposer décroissance à croissance alors qu'il faudrait les complémentariser: déterminer ce qui doit croître – l'économie des besoins vitaux, l'économie des produits salubres, l'agroécologie et l'agriculture fermière, l'économie des produits de consommation et d'usages locaux, l'économie sociale et solidaire, l'économie circulaire, l'économie artisanale et néoartisanale, les subsides aux services publics, notamment hôpitaux et écoles – et ce qui doit décroître – l'économie de l'agriculture industrialisée et de la conservation industrialisée, l'économie des produits à la qualité illusoire pour beauté, santé jeunesse, l'économie des produits à obsolescence programmée, l'économie du jetable, etc.

Ce *new deal* dépasserait par son ampleur ladite « transition écologique » qui réduit le problème à celui du passage d'une société non écologisée à la même société écologisée: en fait, il s'agit de la métamorphose complexe d'un type de société à une autre.

Et, surtout, ce qui fait besoin est la conception d'un *new deal* où s'intégreraient mutuellement l'une en l'autre une écopolitique et une politique où les problèmes de démocratie, d'égalité, de justice, de

liberté, de solidarité sont non écologiques, tandis que les problèmes clés de la qualité de la vie nécessitent l'intégration profonde de l'écologique dans le social et le politique. C'est bien cette pensée que j'ai tenté de développer dans mon livre *La Voie*¹; c'est bien cette politique qu'a esquissée le rapport Hulot-Berger. On ne peut être seulement écolo. Il nous faut une pensée politique intégrative, laquelle a besoin du fondement où l'humain et le naturel ne sont pas seulement liés parce que se nourrissant l'un l'autre, mais où ils ont un tronc commun et sont présents l'un dans l'autre : l'humain n'est pas seulement dans la nature, la nature est à l'intérieur de l'humain, comme l'individu n'est pas seulement dans la société, mais la société est à l'intérieur de l'individu.

Un demi-siècle s'est écoulé depuis le rapport Meadows. Mais, à part chez des géographes et des biologistes, la science écologique demeure inconnue y compris des écologistes. Un demi-siècle s'est écoulé depuis que la croissance a été mise en question. Elle continue, impavide, à se présenter comme solution pour l'élite politico-techno-économique, et les écolos n'ont pu formuler la nécessité de lier les termes antagonistes de croissance-décroissance.

1. Edgar Morin, *La voie pour l'avenir de l'humanité*, Paris, Fayard, 2011.

EDGAR MORIN

Un demi-siècle s'est écoulé depuis que le tocsin a sonné. La pollution ravage les mégapoles, la stérilisation ravage les terres arables. La cupidité économique incendie les forêts d'Amazonie, tandis que celles d'Australie brûlent faute des précautions que connaît la culture millénaire des Aborigènes.

Un demi-siècle s'est écoulé depuis une juste prédiction qui se vérifie quotidiennement. Les États commencent à peine à signer de timides accords de sauvegarde qui sont reniés par les plus puissants.

C'est alors qu'une jeune Scandinave de l'âge de Jeanne d'Arc brandit au monde un drapeau vert et commence à être suivie par des cohortes d'adolescents. Elle est moquée et discréditée par les Cauchon d'aujourd'hui, évêques de la sainte économie libérale.

Federico García Lorca, dans un des poèmes de l'admirable *Romancero gitano*, disait: «*Pero quién vendrá? Y por dónde?*»

Introduction

Science, inconscience et conscience écologique

L'écologie est une science d'un type nouveau, la science qui nous relie à la nature, la science qui nous fait prendre conscience que le développement technoscientifico-économique dégrade la biosphère, nous menace et nous demande à transformer nos vies. Mais la notion d'écosystème réclame une approche polydisciplinaire et des polycompétences. Pour cette raison, même plus d'un siècle après le concept d'écologie forgé par le biologiste allemand Ernst Haeckel en 1866, cette science reste encore marginale et difficile à concevoir dans sa complexité.

Toutefois, l'introduction d'une méthode systémique dans les années 1970 pour concevoir le problème global de la biosphère a révélé le péril dans notre demeure commune.

La grande alerte fut déclenchée en 1972 avec le rapport Meadows, commandé par le Club de Rome. *The Limits to growth* (*Les limites à la croissance*) constituait un premier effort pour considérer les devenirs humains et biologiques conjoints à l'échelle de la planète. Ce premier rapport d'une croissance zéro qui ne disait pas encore son nom se diffusa à des millions d'exemplaires dans le monde entier. Avec le recul, les calculs du modèle s'avèrent grossiers, mais l'analyse portée par ce document s'efforce de concevoir un nouveau monde, à l'instar de ces cartographes maritimes du Moyen Âge établissant des chemins faux, des continents sous-évalués ou de grossières erreurs de situation de l'environnement nouveau qu'ils découvrent. L'essentiel de l'alerte était là : à ce rythme, la Terre finirait par s'épuiser de façon irréversible. Les développements de la civilisation industrielle saccageaient non seulement la biosphère elle-même mais également l'humanité.

Pour ma part, je fus convaincu de la nécessité d'une pensée « écologisée » dès 1969, suite à la lecture stimulante d'un long article de Paul Erhlich prédisant la mort des océans. Certes, il prophétisait cette mort à une échéance de dix années, hallucinait sur des visions apocalyptiques de bancs gigantesques de poissons morts dont la phénoménale odeur de décomposition aurait intoxiqué l'humanité, prédisait la fin insulaire de la Grande-Bretagne entourée d'une mer morte,

L'ENTRÉE DANS L'ÈRE ÉCOLOGIQUE

mais force est de constater que l'agonie de l'océan est actualisée aujourd'hui par la diminution dramatique du plancton qui nourrit la vie animale aquatique ainsi que par la surpêche qui réduit la natalité de la faune marine. Un septième continent, ou plutôt une soupe de nos déchets plastiques, vaste comme six fois la France, s'est désormais constitué au nord du Pacifique. En 2015, les climatologues ont démontré que le réchauffement actuel, provoqué par les activités humaines, est deux fois plus grand et presque vingt fois plus rapide que n'a été le refroidissement sur les deux derniers millénaires.

La liste des pollutions et des crises s'est allongée depuis le surgissement de la conscience écologique des années 1970 : pollutions des villes provoquées par les émanations des industries et des véhicules motorisés, mais aussi pollutions sans précédent des campagnes dues aux épandages de pesticides ; pollution des étangs, des lacs, rivières et fleuves ; destruction des forêts par abattages massifs et pluies acides. La diminution de la biodiversité est générale dans la nature sauvage comme dans la nature cultivée. Après les prophéties d'une mer nourricière en danger, on appréhende également les ravages de la Terre-Patrie¹, longtemps on

1. Edgar Morin et Anne-Brigitte Kern, *Terre-Patrie*, Paris, Seuil, 1993.